Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 70 (1931)

Heft: 23

Artikel: Bin d'amon dai niolle

Autor: Marc

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-223957

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



Rédaction et Administration :

Pache-Varidel & Bron

Lausanne Ш

ABONNEMENT:

Suisse, un an 6 fr. Compte de chèques II. 1160

Ш

ANNONCES:

Agence de publicité Amacker Palud 3, Lausanne.



BIN D'AMON DAI NIOLLE

Le professeur Piccard s'est élevé jusqu'à 16.000 m. dans la strato-sphère. Les journaux.

OT parâi, faut pas ître tot fou po pouâi s'aguenautsî, montâ, montâ, et pu, d'aguelhiâdzo c' OT parâi, faut pas ître tot fou po pouâi s'aguenautsî, montâ, et pu, d'aguelhiâdzo ein aguelhiâdzo, sè trovâ à mé de cinquanta mille pî ein amon dâi derrâi niollon. L'è cein que lâi fâ on bet : cinquanta mille pî, allâ pî!

L'è cein que liaisâi l'autra veilla su lè papâi dein mon l'hî. Ie bisquâvo quemet tot de peinsâ que lâi a dâi dzein que pouant vère tant de payî adan que lâi ein a tant d'autro que n'ant jamé rein vu que lâo tsemenâ et lo tiu de lâo

jamé rein vu que lâo tsemenâ et lo tiu de lâo vatse. Tot d'on coup, vaitcé qu'on fiè à la porta dâo pâilo. Ma fenna, la Marienne, vâ vère que l'ètâi et fâ eintrâ on monsu que l'avâi met dâi bericllie (lunettes) à sè get.

Vo mè recougnâite pas, que mè fâ.

— Na, pas pî!

— Ie su Pequâ, de pè Lutry.

Quaisî-vo! Lo valet âo pére Pequâ?

— Oï. L'ozî, quemet lè dzein diant. Eh bin! vo z'aré pas recognu. Ouemet

va-te la via?

Tot bounameint. Dite-vâi: vo voudrâi pas veni fére on tor avoué mè?

– Io?

 Dein lè z'air. I'é onna machine que lâi diant onna stratosphère que va tota soletta ein amon. L'è dèvant l'ottô. Venî vito!

Va que sâi de Châoto dein mè tsausse, mè quetallo dein mon broussetout et pu via dein la stratosphère, quemet desâi lo valet âo pére Pequâ.

Vo z'arâi faliu no vère montâ ein amon! Poûro z'ami! l'oûvra va pas pe rîdo! On tè dèpuffâve clliâo kilomètre, on tè dèbliottâve clliâo z'hectomètre, on tè défarattâve clliâo décamètre que, ma fâi, l'ètâi èpouâirâo. Lâi avâi dza grand teimps que lè derrâire niolle l'ètant via. Et mon camerardo mè desâi:

Vouâite-vâi ein avau.

I'é adan guegnî pè on carreau et cein que i'é

vu m'ein rassovindrî tota ma via.

Tot d'avau, mâ fermo d'avau, on vayâi la terra, tota parâire quemet l'ètâi su clliâo z'affére que lâi diant lo *globe terrestre*, qu'on avâi quand on allâve à l'écoula. Et cllia terra verîve deso no avoué onna frenezi qu'on arâi djuvâ onna boula de dju de guelhie quand vîre su lo lan. Et pu, que l'ètâi alliettâïe avoué dâi cordette ein grantiau et ein travè. Monsu Pequâ m'a de que clliâo cordette l'ètâi dâi *méridien*. Mîmameint que m'a montrâ l'équoiteu que l'è onna corda pllie grôcha que lè z'autre. Vo dio que l'ètâi oquie à vère.

Tandu ci teimps, on montâve adî. La terra vegnâi adî pllie petite, adî mé, adî mé. Quemet onna ruva de bérot. Tant que i'é de âo collègue:

— Mâ, po redecheindre, on porrâi bin man-quâ la terra?

- Vo z'inquiéta pas, que m'a de. I'é z'on zu

ètâ râi de l'abbayî. Vu prâo merî justo. I'é bouna guegnâre. Reluquâ mè vâi cllia décheinta.

Et l'è veré que la guegnâre à Monsu Pequâ l'ètâi recta. Heureusameint, câ, se i'avé ètâ tot solet dein cllia *stratosphère*, crâïo adî que saré dècheindu dè coûtè la terra, sein la totsî.

Tot d'on coup, on arreva ein avau. M'ètaisâvo de saillî et coumeincîvo à senaillî la porta de la stratosphère po pouâi saillî. Voliâve pas s'âovrî et la breinnâvo tant que pouâvo. Quin segottâdzo, poûro z'ami!

Et pu... crrrâ... sé pas cein que s'è passâ, mâ i'é reçu su lo pètâiru onna motcha à vo fére vère lè z'épèlue. Mè revîro et séde-vo cein i'é vu ?

Ma fenna, la Marienne, âo l'hî, quemet mè et que mè desâi :

— Mâ t'è fou! Du lo teimps que te mè se-naille et que te mè grule. Vâo-to pas botsî?... ...Euh! mon Dieu, te possibllio L'ètâi on rêvo

que i'avé fé! Marc à Louis.

FERDINAND



'EST une figure d'autrefois que je re-trouve dans mon souvenir, une de ces figures qu'on n'oublie pas quand on les a connues dès l'enfance.

C'était un petit homme, un peu boîteux, un peu contrefait, dont la timidité resta longtemps proverbiale. Et cette timidité provenait surtout d'un léger bégayement dont ce pauvre Ferdinand

ne put jamais se corriger. Lorsqu'il eut seize ans, son père lui dit :

— Il n'y a pas. Maintenant, il s'agit de gagner ta vie. Ma paye de facteur ne suffit pas pour nourrir toute la maisonnée.

Alors, il se loua chez les paysans. Il fit les foins, les moissons, les regains, les vendanges. Sur tous les chemins du village, on le voyait aller à l'ouvrage, de son pas tranquille. Qu'il fasse beau temps ou qu'il y ait menace d'orage, jamais il ne se hâtait. On le reconnaissait de loin à cause de son allure glissante et cette manie qu'il avait de se soulever sur la pointe des pieds ce qui lui avait valu le surnom de « sauteruisseau »

Il ne fumait pas, il ne buvait pas et ne fréquentait jamais les salles où l'on rit et où l'on danse. Sagement assis au foyer paternel, il occu-pait ses soirées à des travaux de vannerie. Rarement les garçons du village venaient le chercher à l'occasion d'une réjouissance. Comme membre de la Société de Jeunesse, il lui arrivait quelquefois de porter le drapeau dans les cortèges ou d'accompagner la musique dans ses déplacements. Une fois seulement, à une fête d'ab-baye, il avait voulu danser une polka. Il s'élança sur le pont de danse, entraînant, après lui, une petite Bernoise en service à la ferme du Lavoir. On le vit faire quelques pas, glisser et tomber sur le plancher. Ce fut un éclat de rire général.

Mon pauvre Ferdinand, lui dit Antoinette, la fille du syndic, une petite brune aux yeux moqueurs, tu te crois sur un étang à patiner! Puis, comme il se relevait, tout penaud, elle ajouta, dans un éclat de rire

- Ce pauvre chéri, allez vite le mettre au lit, chez sa maman!

Les années passèrent. Ferdinand oublia de grandir. A vingt ans, il avait à peine la taille

d'un bovairon. Cependant, ses épaules s'elargirent et son petit corps, un peu ramassé, se trouva d'aplomb sur des jambes un peu grêles. Son grand chagrin, à cette époque, fut d'être affran-chi du service militaire. Il en pleura de dépit et considéra toujours cette décision de l'autorité compétente comme la suprême humiliation de sa vie.

A titre de compensation, il obtint toutes les places que l'on peut ambitionner au village. Il devint sonneur de cloches, marguillier, taupier de commune, huissier de la commission du feu et garde-champêtre. Comme on le voit, ses journées étaient bien remplies. Le dimanche matin, il se levait de bonne heure et, le nez devant un petit miroir fixé à la fenêtre, il se rasait lentement, avec précaution. Ensuite, il allait sonner les cloches et assistait au sermon, assis près de la porte, prêt à tendre le petit sac de velours noir dans lequel tombaient les oboles des fidèles.

En automne, il devenait garde-vignes, oh! un garde-vignes débonnaire qui ne voyait jamais les maraudeurs. Il est vrai que cela ne vaut rien, pour la santé, de courir, sur les grandes routes, à la poursuite des voleurs et des filous. Mieux vaut les laisser s'échapper à tout jamais plutôt que d'attraper une crise cardiaque pour avoir trop couru.

Chaque jour, à l'époque où le raisin mûrissait, il traversait les vignes, de son pas de « sauteruisseau », butant contre les ceps, s'accrochant aux échalas et se tordant le pied sur une borne. Puis, la main en visière, il jetait un coup d'œil circulaire et, ne voyant personne à l'horizon, allait s'étendre au bord du lac, sous les acacias de la grève. Ah! les bons sommeils qu'il pouvait faire ainsi, tout seul, en pleine nature, bercé par le clapotis de l'eau.

Comme garde-champêtre, Ferdinand était connu à dix lieues à la ronde. Ce n'est pas pour rien que le fameux commissaire Potterat — lequel à laissé de vivants souvenirs dans la police lausannoise — disait à ses vagabonds :

— Au lieu de vous installer sous le Grand-Pont, à deux pas du poste, allez plutôt à sept ou huit kilomètres d'ici, dans un joli village où l'on peut faire tout ce qu'on veut pendant que le syndic trait ses vaches et que le garde-cham-

pêtre fait « sa reposée » ! Et le conseil était suivi, je vous en réponds. Le brave commissaire pratiquait ainsi, sans bien s'en rendre compte, la maxime anti-évangélique qui dit : « Faites aux autres ce que vous ne voudriez pas qui vous soit fait!»

Quant à Ferdinand, le plus beau jour de sa vie fut celui où on l'investissait des fonctions de chef-radeleur. Ce jour-là, qui était un lundi, il arbora, avec orgueil, une belle casquette de drap bleu, portant à l'avant une ancre d'or, qui lui allait à ravir. Je le vois encore, traversant les rues du village, suivi d'un cortège de gamins curieux. De temps à autre, l'un d'eux, parodiant une chanson célèbre, entonnait le refrain:

As-tu vu, la casquette, la casquette, As-tu vu, la casquette à Ferdinand!

Ce genre de plaisanterie n'était pas du goût du nouveau chef-radeleur, aussi lui arrivait-il parfois de se retourner en criant, rouge de co-lère:

— Allez-vous-en, vermine!